

analyse volontaire, et représente simplement l'absence de la pensée conceptuelle. Lorsqu'il commença à parler, mon enfant avait une idée généralisée de similitude entre les objets brillants de toute sorte, et par suite il les appelait tous du même nom dénotatif : *étoile*. L'astronome a une idée générale qui correspond à sa dénomination *étoile*, mais elle a été atteinte après une longue évolution mentale où l'analyse conceptuelle a travaillé à la classification conceptuelle en des sens nombreux et variés : elle représente donc l'antithèse psychologique de l'idée généralisée qui est due aux associations purement sensitives de la pensée préconceptuelle. Les idées générales se trouvent donc dans la sphère de l'esprit, aux antipodes mêmes des idées génériques.

Nous avons déjà traité ce point. Si j'y reviens, c'est pour montrer que la doctrine philologique des mots-phrases, que Max Müller, avec d'autres philologues, accepte pleinement, projette sur le sujet beaucoup plus de lumière encore.

De tous ceux qui ont écrit sur les modes primitifs du langage tels qu'ils sont représentés chez les sauvages existants, nul n'est en droit de s'exprimer avec autant d'autorité que Bleek. Un des résultats de ses études personnelles prolongées de la matière a été de lui faire adopter l'opinion que les mots originels avaient « un caractère, non point abstrait ou général, mais exclusivement concret ou individuel ». Il veut dire par là que les idées primitives étaient de la catégorie que j'ai nommée générique. Il dit, en effet, que si l'on avait formé un mot en imitant le cri du coucou, par exemple, le nom n'eut certainement pas pu avoir sa signification limitée au nom de cet oiseau ; celle-ci se fût étendue de façon à embrasser « toute la situation telle qu'elle entrait dans la conscience de celui qui parlait. » C'est-à-dire, que ce nom fût devenu le nom générique du récept tout entier de oiseau, cri, vol, etc., comme pour nos enfants, le mot *ba* signifie mouton, bêlement, acte de brouter, etc. Mais ce processus, par lequel les perceptions jusque-là non différenciées d'« une situation tout entière telle qu'elle entre dans la conscience de celui qui parle, » sont comprises dans un même terme dénotatif, est exactement le processus opposé à celui par lequel un terme dénommatif vient unifier, par un acte de généralisation, les concepts préalablement bien différenciés entre lesquels,

par la suite, quelque analogie se découvre. Par conséquent, l'absence des parties du langage, dans la langue primitive, est due à un ordre d'idéation générique, tandis que les associations de parties du langage dans les langues où celles-ci existent sont dues à un ordre d'idéation généralisateur. Ou, comme le dit Bleek, en parlant de l'état relativement peu différencié des langues de l'Afrique du Sud, « nous ne rencontrons point ici le principe qui prévaut dans l'anglais moderne où un mot, sans subir de modifications de formes, peut néanmoins appartenir à différentes parties du langage. En anglais, en effet, les parties du langage, bien que ne différant point toujours par le son, sont toujours faciles à distinguer comme concept, tandis que dans l'autre cas il n'y avait encore aucune conscience d'une différence quelconque, ni la forme, ni la position n'ayant jusque-là attiré l'attention sur quoi que ce soit de ce genre. Les formes n'avaient point encore fait leur apparence, en effet, et une position déterminée [c'est-à-dire l'expression du sens par la syntaxe] comme dans le chinois, par exemple, ne pouvait prendre naissance que dans une langue déjà très avancée au point de vue de sa constitution intime » (1).

Et d'ailleurs, si nous étudions la question, nous ne voyons pas qu'il pût en être autrement. Nul ne soutiendra que les mots-phrases des jeunes enfants manifestent les plus hautes élaborations de la pensée conceptuelle parce qu'ils représentent le plus haut degré de généralité que les sons articulés puissent exprimer. Si donc on ne peut adopter cette hypothèse pour l'enfant, quelle raison y aurait-il pour qu'on la proposât à l'égard de l'homme primitif ? Quelle raison y aurait-il pour admettre que le langage originel a dû exprimer des idées générales et abstraites simplement parce que la structure du langage est d'autant moins perfectionnée que nous considérons celui-ci à une phase plus reculée. Il est évident que la contradiction vient d'une confusion que l'on fait entre les idées génériques et les idées générales, ou entre l'extension due au vague originel, et celle qui est laborieusement acquise par la précision ultérieure. Une amibe est morphologiquement plus « généralisée » qu'un vertébré, mais pour cette raison même, elle est moins perfectionnée comme organisme. La

(1) *Ursprung der Sprache*, pp. 69-70.

philologie des mots-phrases nous ramène donc à un état d'idéation où les facultés de pensée conceptuelle étaient encore à cet état naissant qui correspond à ce que j'ai nommé leur phase préconceptuelle, une phase que l'on peut étudier, relativement abrégée, chez l'enfant, avant l'apparition de la conscience.

On n'en peut douter, durant cette période d'évolution mentale, les mots-phrases sont nés chez la race comme ils naissent maintenant chez l'individu, la seule différence consistant en ce qu'à cette époque, il fallait les inventer au lieu de les apprendre. Cette différence aurait probablement donné une plus grande importance au principe de l'onomatopée (1), et à coup sûr une bien plus grande importance à la coopération des gestes qu'elle n'en a actuellement dans le cas, à d'autres égards analogue, du jeune enfant. Mais dans les deux cas, il me paraît certain que les mots-phrases ont dû devoir leur origine à des perceptions variées, réceptuelles et préconceptuelles, d'objets, de qualités, d'actes, d'états et de relations, ou de plusieurs de ces catégories réunies, telles qu'elles ont pu se trouver fusionnées dans les perceptions, jusque-là impropres à la différenciation, de l'homme primitif.

Il me faut maintenant revenir au résultat de notre enquête antérieure concernant « la syntaxe du langage gesticulé ». La comparaison montrera que dans tous les traits essentiels, la construction de ce mode de communication, le plus primitif et le plus clair, présente une ressemblance frappante avec celle des formes les plus anciennes du langage articulé telles que nous les montrent la philologie et le langage des enfants (2). Comme nous l'avons vu, « le langage gesticulé n'a point de grammaire proprement dite. Le même signe signifie « promenade, tu marches, marchant, promeneur ». Les adjectifs et les verbes ne sont point facilement distingués par les sourds-muets. En fait, notre système compliqué de parties du langage ne peut guère s'appliquer au langage gesticulé. Pour ne citer encore qu'un des nombreux exemples précédemment donnés à l'effet de montrer l'ordre

(1) Bleek accepte entièrement cette opinion.

(2) Voir aussi la fin du Chapitre VII où l'on verra que les enfants cités par le docteur Hale avaient adopté la syntaxe du langage gesticulé dans leur langage articulé spontanément inventé.

d'apposition primitif par lequel le langage gesticulé sert à énoncer un attribut, la phrase « je serais puni si j'étais paresseux et méchant » se formulerait « moi paresseux, méchant, non ; paresseux, méchant, moi puni, oui ». Et encore *faire* est une idée trop abstraite pour le sourd-muet. Pour montrer que le tailleur fait l'habit, ou le menuisier la table, il représentera le tailleur occupé à coudre, et le menuisier occupé à scier et à raboter. Une proposition telle que « la pluie rend la terre fertile » ne se présentera point à son esprit : *pluie tomber, plantes pousser*, voilà son expression pittoresque, c'est-à-dire réceptuelle. Le même auteur fait remarquer que l'absence de toute distinction entre le substantif, l'adjectif et le verbe, qui existe dans tout le langage gesticulé, se rencontre encore en chinois, et n'est point absolument inconnue même en anglais. « To *butter* bread, to *cudgel* a man, to *oil* machinery, to *pepper* a dish » et nombre d'expressions de ce genre présentent le même mot comme l'acte et l'instrument à la fois, et ce mot est un substantif considéré comme la racine ou l'élément brut d'un verbe. Ces expressions sont des concrétismes, des mots-images, des mots-gestes, aussi bien que le signe unique du sourd-muet pour *beurre* et *beurrer*. Il en est de même pour le substantif adjectif dans des mots comme : *Iron-stone, feather-grass, chestnut-horse*, etc. Ici la simple apposition des mots fait de l'un l'attribution de l'autre comme c'est le cas dans le langage gesticulé. Et ce n'est pas seulement en chinois, mais, comme cela a été montré au chapitre précédent, ce mode de construction est habituel dans un grand nombre de langues sauvages. Dans tous ces cas les distinctions entre les parties du langage ne peuvent être rendues que par la syntaxe, et cette syntaxe est la syntaxe du geste.

Je prierai le lecteur de se reporter à l'ensemble du passage où j'ai déjà parlé de la syntaxe du geste (chap. VI, p. 114-20), en notant d'une façon spéciale les points que je viens de signaler, et aussi les points suivants : l'absence invariable de la copule, et la fréquente absence du verbe (comme : « pomme, père, moi » pour : « mon père m'a donné une pomme ») ; la ressemblance des phrases avec le type polysynthétique ou non-analytique (comme : « je, Tom, frappé, un bâton », pour : « Tom me frappa avec un bâton ») ; le

procédé par lequel la syntaxe, ou l'ordre d'apposition, sert à distinguer les significations prédicative, attributive et possessive, et par conséquent distingue les substantifs des adjectifs ; l'importance de la mimique faciale associée au geste (comme lorsqu'un regard interrogateur convertit une affirmation en question) ; les moyens très instructifs par lesquels les mots indiquant les relations, et particulièrement les pronoms, sont rendus dans les gestes indicatifs ; la manière non moins instructive par laquelle une idée générale est rendue au moyen d'une somme d'idées particulières (comme : « avez-vous eu de la soupe, avez-vous eu de la bouillie ? etc. » pour : « qu'avez-vous eu pour dîner ? ») ; et enfin l'origine réceptuelle ou sensitive de tous les gestes-signes qui servent à exprimer des idées de quelque abstraction (comme l'acte de frapper la main pour signifier *dur*, etc.).

Nous pouvons donc partout retrouver une similitude fondamentale entre la forme relativement peu développée de la pensée conceptuelle, telle qu'elle se manifeste dans le geste, et celle que la philologie nous a montrée être caractéristique du langage primitif. Naturellement, dans les deux cas, la pensée conceptuelle est présente ; l'idéation est humaine bien que relativement dépourvue de maturité ; mais le point important à remarquer, c'est la similitude singulièrement étroite existant entre les différentes formes de la structure du langage, entre la parole gesticulée et le langage primitif. Nul ne peut, ce me semble, ne point remarquer le caractère idéographique du langage gesticulé ; caractère qui le rapproche plus des modes de communication purement réceptuels que nous avons étudiés chez les animaux inférieurs que cela n'est le cas pour nos formes prédicatives pleinement développées. Ce me semble donc être un phénomène très suggestif que de voir les formes et les vestiges les plus anciens du langage parlé qui nous soient connus (bien qu'étant loin d'être originels) suivre de si près le modèle qui nous est encore fourni par la gesticulation idéographique des sourds-muets. La syntaxe qui s'y présente, — c'est-à-dire la *mise en ordre*, telle qu'elle exprime le mode de groupement idéationnel, — ressemble de si près à la syntaxe du langage gesticulé que leur commune source psychologique nous apparaît aussitôt. C'est à cause de cette ressemblance de structure entre le langage

articulé et le langage parlé primitif que je me suis tant attaché à étudier le premier ; et si je ne m'arrête pas maintenant plus longuement sur la signification de l'analogie, c'est seulement parce que cette dernière est trop évidente pour qu'il y ait lieu d'y insister autrement.

Au sujet de cette analogie, il est toutefois un point sur lequel il convient de dire quelques mots. S'il y a quelque vérité dans la théorie de l'évolution appliquée à l'esprit humain, nous pouvons être assurés, d'après ce qui a été dit dans les chapitres précédents, que l'intonation, le geste et la mimique faciale ont précédé l'articulation en tant que moyen d'expression préconceptuelle. Par conséquent l'analogie de structure qui existe entre le langage articulé existant et les vestiges du langage articulé primitif dont il est maintenant question est probablement due, non seulement à une similitude de conditions psychologiques, mais encore à une descendance directe. Ou encore, comme le dit fort bien le colonel Mallery en parlant de l'origine probable du langage articulé, « comme le geste était alors la chose essentielle, et le son conséquent ou concomitant la chose accidentelle, il est probable qu'une représentation ou imitation du geste a dû être employée pour exprimer l'idée, avant que le son, associé avec cette action, n'ait pu en être séparé. L'onomatopée visuelle des gestes, qui alors n'avait subi qu'une légère corruption artificielle, pouvait donc servir de clef à l'onomatopée vocale. On ajoute encore que dans les premiers temps, alors que les sons des seuls mots existants se rapprochaient étroitement des objets, et des idées dérivées de ceux-ci, les signes étaient d'autant plus abondants pour les besoins de communication, par rapport à la parole, que la vue saisit des caractéristiques plus distinctes des objets que ne le fait le sens de l'ouïe » (1).

Les conclusions générales qui précèdent, relatives à la genèse de l'idéation conceptuelle hors de l'idéation préconceptuelle, reçoivent une confirmation frappante d'un autre ordre de recherches philologiques. L'évolutionniste supposerait, pour des raisons pré-

(1) *Sign-Language*, cit. p. 284. A la page 352, l'auteur établit une comparaison des plus intéressantes entre les langages gesticulé et articulé qui sont tous deux employés par les Indiens de l'Amérique du Nord ; il montre que dans les deux cas la syntaxe est identique.

existantes, que « les premiers signes du langage ont dû dénoter les actes et qualités physiques qui étaient directement appréciables par les sens, et ceci pour deux raisons : d'abord parce que seuls, ceux-ci peuvent être directement signifiés, et d'autre part parce que c'étaient les seuls aussi dont les êtres humains encore non développés pouvaient s'occuper ou faire emploi » (1). En d'autres termes, si, comme nous le supposons, le langage a pris son origine dans des signes purement dénотatifs qui sont graduellement devenus de plus en plus connotatifs, et aussi de plus en plus prédicatifs, il est évident que les dénотations originelles n'ont dû se rapporter qu'à des objets ou des actes, états et qualités, de signification purement réceptuelle, c'est-à-dire « à ces actes et qualités physiques qui sont directement perceptibles par les sens », et il est non moins évident que l'extension connotative de ces noms dénотatifs a dû, pendant une période des plus longues, être limitée à notre connaissance pré-conceptuelle des analogies les plus évidentes, c'est-à-dire des analogies qui s'imposent nécessairement à la perception purement sensitive par la force de l'association directe.

S'il en est ainsi, qu'est-ce que l'évolutionniste serait en droit de compter trouver dans le langage tel qu'il existe maintenant ? Évidemment, il s'attendrait à trouver des traces plus ou moins nettes, dans la constitution fondamentale de toutes les langues, de ce que l'on a appelé la « métaphore fondamentale », c'est-à-dire une extension intellectuelle de termes qui, originellement, n'avaient qu'une signification sensitive. Et c'est là exactement ce que nous trouvons. « Toute l'histoire du langage, jusqu'au présent jour, est remplie d'exemples de l'emploi de termes et de phrases physiques pour l'expression de conceptions et de relations non physiques. A peine pouvons-nous écrire une ligne sans fournir des exemples de cette sorte de développement linguistique. Le

(1) Whitney, *Encyclop. Brit.*, loc. cit., p. 770. Il est intéressant de noter que l'importance psychologique de ce principe a été clairement énoncée par Locke : « Nous pouvons nous rapprocher un peu de l'origine de toutes nos notions et connaissances si nous remarquons combien est grande la dépendance de nos mots par rapport aux idées sensibles communes ; et si nous remarquons comment ceux qui désignent des actes et des idées tout à fait en dehors de la sphère sensitive, naissent de ces idées sensibles communes, passent de là à des significations plus abstruses et représentent enfin des idées qui sortent de la connaissance de nos sens. » (*Human Understanding*, III, 1, 5.)

fait est si général que nous ne nous considérons jamais comme ayant reconstitué l'histoire d'un mot intellectuel ou moral tant que nous ne l'avons pas suivi jusqu'à son origine physique » (1).

Pour moi, ce noyau réceptuel de tous nos termes conceptuels fournit les preuves les plus convaincantes, non seulement de la priorité historique du premier, mais aussi de ce que M. Max Müller nomme « leur inévitable nécessité » au développement des derniers (2). En d'autres termes, les faits paraissent établir d'une façon concluante que la connotation conceptuelle (ou dénomination) a toujours eu, *et n'a pu qu'avoir* un noyau réceptuel (dénотation) autour duquel elle s'est développée. L'analyse psychologique nous a déjà montré la priorité psychologique du récept, et maintenant les recherches psychologiques corroborent de la façon la plus frappante cette analyse, en *découvrant réellement le récept à la base de tout concept*.

Comment mes adversaires répondront-ils à ce fait important et général ? Je ne le sais. Il ne suffit certainement pas, avec Max Müller (3), Noiré (4), et ceux qui pensent comme eux, de répondre que le développement de la pensée conceptuelle n'eût pas été possible autrement, car c'est simplement réitérer pour des raisons *a priori* la conclusion que j'ai atteinte *a posteriori*. Et plus la priorité historique de la dénотation peut être *a priori* démontrée nécessaire à la genèse subséquente de la dénomination,

(1) Whitney, *Encyclop. Brit.*, p. 770. Voir aussi Nodier, *Notions de Linguistique*, p. 39 ; Garnett, *Essays*, p. 89 ; Grimm, *Gesch. d. d. Sprache*, p. 56 et suiv. ; Pott, *Metaphern vom Leben*, etc. ; *Zeitschr. für Vergl. Sprachf. Jahrg.*, II, fascicule 2 ; Heyse, *System*, p. 97 ; et Farrar, *Origin of Language*, 130 ; *Chapters on Language*, pp. 67, 133, 204-246. Ce dernier cite le passage qui précède, et emprunte encore ceux qui suivent à Emerson et Carlyle : « De même que le calcaire du continent consiste en une quantité infinie de coquilles d'animalcules, de même le langage est fait d'images et de tropes qui, maintenant employées dans leur sens dérivé, ont depuis longtemps cessé de nous rappeler leur origine poétique. » (*Essays on the Poets.*) « Le langage est l'incorporation de la pensée. J'ai dit que l'imagination revêt cette enveloppe, et cela n'est-il pas ? Les métaphores sont la substance même de cette enveloppe. Étudiez le langage. Si l'on excepte quelques éléments primitifs de sons naturels, qu'est-ce donc, si ce n'est un amas de métaphores évidentes ou déguisées, coulantes encore et imagées, ou bien incolores et figées ? Si ces mêmes éléments primitifs représentent les parties osseuses dans l'enveloppe charnue du langage, les métaphores en sont les muscles, les tissus et les téguments vivants. Vainement cherchiez-vous un style sans métaphores : votre *attention* même n'est-elle point une *tension* ? » (*Sartor Resartus*, chap. x.)

(2) *Science of Thought*, p. 329.

(3) *Science of Language*, p. 123.

(4) *Logos*, p. 238 et suiv.

plus sont convaincantes nos preuves *a posteriori* qui établissent qu'en fait tel a été invariablement l'ordre de la succession historique. Si l'idéation conceptuelle diffère en nature de l'idéation réceptuelle, pourquoi cette nécessité de la priorité historique de la dernière ? Pourquoi faut-il que la dénotation précède toujours la dénomination ? Pourquoi faut-il que la connotation réceptuelle précède toujours la prédication conceptuelle, si l'une ne procède de l'autre dont elle serait une phase plus avancée et plus élevée ? Il serait tout aussi légitime aux botanistes d'établir une distinction spécifique entre la racine et la fleur d'une même plante, et le psychologue qui, en présence de ces résultats des recherches philologiques, persisterait à établir une différence de nature entre la dénotation réceptuelle des « éléments radicaux », et la pleine floraison de la pensée conceptuelle, agirait exactement comme ce botaniste. Un exemple montrera mieux la force de cet argument que ne le ferait toute discussion abstraite. Mais je procéderai par analyse. Je cite d'après Geiger, le fait bien établi qui suit :

« L'homme a possédé un langage avant de posséder des outils... Si nous étudions les mots qui dénotent un acte qui s'opère au moyen d'un outil, nous verrons invariablement que ce n'est point là sa signification originelle, mais qu'il signifiait autrefois une activité similaire n'utilisant que les organes naturels. Ce fait est universel ; partout l'activité instrumentale dérive son nom d'une activité plus simple, plus ancienne, plus animale, et je ne saurais comment l'expliquer autrement si le nom n'est plus ancien que l'activité instrumentale qu'il dénote actuellement, si le mot n'est antérieur à l'époque où les hommes commencèrent à employer les outils... Les vestiges de ses plus anciennes conceptions, conservées jusqu'à nous dans le langage, déclarent hautement et distinctement que l'homme s'est développé hors de l'état dans lequel il ne pouvait compter que sur ses organes, un état où par conséquent il ne différait guère des animaux par ses habitudes, et où, pour ses plaisirs dans l'existence, et pour sa conservation même, il dépendait presque entièrement des chances heureuses qui pouvaient s'offrir à lui » (1).

(1) Geiger, *Discours au Congrès international d'archéologie et d'histoire*, à Bonn, 1868.

A cet exemple particulier du principe général de la « métaphore fondamentale » on répondra peut-être : cela est fort intéressant en soi, mais après tout, c'est simplement une forme philologique établissant que les outils sont d'invention plus récente que les mots, que l'homme n'a pas toujours possédé des outils, que ceux-ci ont été graduellement inventés, et que, lorsqu'ils ont été découverts, ils ont été dénommés par une application métaphorique de mots déjà en usage. Soit, il me suffit que nous soyons d'accord dans cette mesure : je n'en demande pas plus, et je continue mon exemple.

A en juger par les publications actuellement nombreuses qui sont hostiles à la doctrine évolutionniste dans son application à l'homme, j'estime que la plupart des écrivains sont aussi impressionnés par les côtés moral et religieux de la psychologie humaine qu'ils le sont par le côté intellectuel. Comme je l'ai déjà dit dans la préface, je me réserve d'étudier complètement dans un volume ultérieur ces facultés caractéristiques de l'homme. Ici, je m'occupe seulement de la question de l'origine des facultés de pensée conceptuelle qui, à mon point de vue, doivent être regardées comme la condition nécessaire et antécédente de la possibilité de la conscience et de la religion. Toutefois, et simplement pour donner un exemple se rapportant au point qui nous occupe, j'anticiperai ici quelque peu sur les faits que j'aurai à relater en détail au sujet des preuves que nous possédons relativement à la genèse de la conscience, et je ferai ceci en rapportant ici une autre citation du même philologue, étant donné qu'il est une de ces autorités que nul de mes adversaires ne peut méconnaître.

« Si nous examinons les mots, ces témoignages préhistoriques les plus anciens, nous verrons que toutes les notions morales renferment quelque élément indifférent au point de vue de la morale ». C'est-à-dire qu'ils renferment tous ce que j'ai nommé le « noyau réceptuel » qui exprime quelque processus ou quelque condition physique simple dont le nom a été, par la suite, transféré par « métaphore fondamentale » au « concept moral ». Laisant de côté les exemples, continuons ce passage : « Mais pourquoi les choses moralement bonnes et mauvaises n'ont-elles pas leurs propres noms dans le langage ? Pourquoi les connais-